



Le ventre capital

Dans « Caliban et la sorcière », l'Américaine Silvia Federici affirme que le capitalisme n'aurait pas pu se déployer sans le contrôle des corps féminins

VIRGINIE DESPENTES
écrivaine
et **BEATRIZ PRECIADO**
essayiste

La lecture de *Caliban et la sorcière* constitue une véritable expérience. Le livre était déjà un classique de l'étude marxiste-féministe, la crise de 2008 lui confère une actualité brûlante. C'est le genre de livre dont on sort transformé, tout en se demandant comment on a pu, auparavant, réfléchir sans les outils qu'il propose. Son sujet – le passage de la société féodale au capitalisme et une analyse de la chasse aux sorcières comme stratégie anti-subversive – sert de prétexte à une réflexion extrêmement ambitieuse : comment pense-t-on l'histoire, et comment peut-on ne pas penser les politiques exercées sur les femmes comme parties prenantes de la construction du capitalisme ?

Née en Italie en 1942, Silvia Federici devient une figure centrale du féminisme dans les années 1970, aux Etats-Unis. C'est là qu'elle commence une lecture féministe de Marx, aux côtés de Selma James, Mariarosa Dalla Costa ou Leopoldina Fortunati – avec qui elle rédigea la première version de *Caliban*. Aujourd'hui, Federici est une voix majeure du mouvement Occupy à New York.

La révolution industrielle est souvent présentée comme un passage quasi naturel : on invente les machines, et les modes de production suivent. C'est faire l'impasse sur les mouvements de résistance, depuis le bas Moyen Age jusqu'au développement du capitalisme, et les stratégies déployées par les pouvoirs en place pour les annihiler. Federici apostrophe ici Marx et Foucault : comment Marx a-t-il pu passer à côté du rôle de la reproduction sexuelle et comment Foucault a-t-il pu oublier la

chasse aux sorcières comme technique disciplinaire ?

Là où Marx pensait le prolétaire comme un corps masculin blanc, Federici étudie le processus de l'accumulation primitive du point de vue des femmes et des colonisés. Elle concentre son attention sur un organe dont Marx avait ignoré la force politique et économique : l'utérus. Federici déclare : « *L'exploitation des femmes a une fonction centrale dans le processus d'accumulation capitaliste, dans la mesure où les femmes sont les reproductrices et les productrices de la marchandise capitaliste par excellence : la force de travail.* » Et elle montre que « *le corps a été pour les femmes, dans la société capitaliste, ce que l'usine a été pour le travailleur salarié : le terrain originel de leur exploitation et de leur résistance.* »

La chercheuse concentre son attention sur un organe dont Marx avait ignoré la force politique et économique : l'utérus

Federici rappelle que, avant d'être persécutées, beaucoup de femmes paysannes œuvraient en première ligne des mouvements hérétiques, résistant à l'Eglise et à l'autorité. Leur pouvoir subversif devait être écrasé. Dans ce contexte de chasse aux sorcières, l'hostilité à l'encontre des femmes est allée en grandissant. Federici démontre comment la chasse aux sorcières correspond, au cours des XVI^e et XVII^e siècles, à une nécessité politique : les nouvelles industries ont besoin de main-d'œuvre. On va la chercher, d'une part dans les colonies, et d'autre part dans le corps des femmes. Selon l'auteure, le pendant des captures d'esclaves en Afrique fut donc la chasse aux sorcières en Europe. L'objectif était de détruire le contrôle et les savoirs que les femmes avaient exercés sur leurs fonctions reproductrices, de confiner les femmes dans l'espace domestique et de transformer la maternité en travail

forcé : ainsi la procréation obligatoire est-elle une condition sine qua non du développement du capitalisme.

Mais, dans *Caliban et la sorcière*, il est aussi question du FMI. Federici raconte comment, enseignant au Nigeria dans les années 1980, elle fut témoin des conséquences des politiques imposées par le FMI. Elle y vit une prolongation du processus d'enclosure décrit par elle (*lire l'entretien page 2*). Une confiscation bien pensée des formes de vie et des relations collectives. Ces mêmes techniques permirent d'en finir avec les résistances locales en Afrique, en Amérique latine ou en Inde, et elles sont, aujourd'hui, celles que « *la dette souveraine* » permet d'imposer en Europe. Il ne s'agit pas tant de maximiser la fluctuation des capitaux, mais de venir à bout des formes de vie non capitalistes. Une nouvelle chasse aux sorcières est en marche.

Ainsi, affirme Federici, les politiques de punition des femmes, de contrôle de leurs déplacements ne sont pas une variante culturelle, détachée du déploiement du capitalisme, de sa volonté de criminaliser toute sexualité non reproductive. Le féminisme, ici, n'est plus l'étude des heures de crèche et de la répartition des tâches ménagères, mais bien l'outil indispensable de compréhension de la façon dont prospère le néolibéralisme. Federici nous rappelle en passant que les défis anti-mariage gay ou anti-avortement ne soulèvent pas que des questions personnelles ou religieuses, ils touchent aussi à celle du néolibéralisme. Car sans l'imposition de la maternité aux femmes, le capitalisme perd son socle. ■

CALIBAN ET LA SORCIÈRE. FEMMES, CORPS ET ACCUMULATION PRIMITIVE (*Caliban and the Witch. Women, the Body and Primitive Accumulation*), de Silvia Federici, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par le collectif Senonevero et Julien Guazzini, Entremonde/Senonevero, 464 p., 24 €.

2
► La « une », suite
Entretien avec Silvia Federici



3
► Livres de poche
La sélection du « Monde des livres »

4
► Littérature française
Daniel de Roulet, Philippe Routier

5
► Littérature étrangère
Alessandro Baricco, Alexandre Ilichevsky

6
► Histoire d'un livre
L'Enigme éternelle, de Pearl Buck

7
► Essais
Des pirates barbaresques à la colonisation de l'Algérie

8
► Le feuilleton
Eric Chevillard a passé une soirée avec l'ami Charles Dickens

9
► Reportage
A Dijon dans les pas de George R. R. Martin, auteur du « Trône de fer »



10
► Rencontre
Horace Engdahl, écrivain involontaire

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Harry Potter, sorcier du verbe

Le geste critique est d'autant plus exaltant qu'il reste fidèle à lui-même, projetant sur chaque œuvre un même désir. Et tant mieux si l'obstination vire à l'obsession : le corps-à-corps avec tel livre, avec tel film, manifeste alors une authentique ardeur. Par la continuité de son engagement, l'écriture de Jean-Claude Milner en témoigne. Bien sûr, ses sources varient, puisqu'elle garde en mémoire tant les formules de Mao que les sentences de Lacan. Mais de livre en livre, sa plume préserve une stricte discipline de questionnement. Qu'elle décrive le destin de l'école ou celui de la langue, depuis toujours elle n'a qu'un seul objectif : escorter les amis des lettres et des idées, les mettre en garde contre ceux qui veulent les domestiquer.

Voyez le livre que Milner signe sous le titre *Harry Potter. A l'école des sciences morales et politiques* (PUF, « Séries cultes », 192 p., 13 €). Avec l'intelligence pince-sans-rire qu'on lui connaît, le linguiste explore ce qu'il nomme « *le récit potterien* ». Mobilisant Flaubert, Dickens et Marx, il en fait un roman d'éducation sentimentale dont les leçons, émanant d'un monde magique, éclairent notre monde sans magie. La principale porte sur la place que la société réserve au savoir et à ceux qui y tiennent. Milner établit un lien entre sorciers et humanistes, entre l'univers de Poudlard et celui des *public schools* britanniques. Ces analogies posées, il affirme : *Harry Potter* doit être lu comme une fable politique qui décrit la persécution dont les sorciers du verbe, comprenez les gens d'étude et de savoir, sont victimes dans le monde des « moldus », privé de magie et livré au profit. C'est l'occasion d'un génial portrait de la méchante tante Marge en Margaret Thatcher.

Mais la persécution ne serait rien s'il n'y avait l'abaissement. Ce qu'exhibe le récit de J. K. Rowling, conclut Jean-Claude Milner, ce n'est pas seulement la vulnérabilité des intellectuels face au pouvoir. C'est la tentation à laquelle ils succombent trop souvent : devenir les complices actifs de ceux qui haïssent la pensée. ■

Dès la semaine prochaine, retrouvez deux pages « Livres » dans la formule estivale du quotidien. Votre supplément, lui, vous donne rendez-vous le 21 août.

Après le succès
d'*Un été avec Montaigne*



Un été avec Proust

« Tâchez de garder toujours un morceau de ciel au-dessus de votre vie. »
Marcel Proust.

ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

La chercheuse américaine revient sur ce qui lie chasse aux sorcières, femmes au foyer et capitalisme

Silvia Federici : « Il n'y a rien de naturel dans la famille, dans le travail, dans les rôles sexués »

ENTRETIEN

III ACADEMIE

PROPOS RECUEILLIS PAR
ANTONIN LAMBERT

« Une histoire des corps durant la transition vers le capitalisme ». Voilà une formule qui pourrait résumer le livre de Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*. L'ouvrage de la chercheuse américaine vient de paraître, dix ans après sa première publication outre-Atlantique. Silvia Federici y propose une histoire de la chasse aux sorcières menée aux XV^e et XVI^e siècles, période charnière durant laquelle s'opère « une redéfinition des rapports d'exploitation et de domination », dit l'universitaire marxiste et féministe.

Qu'est-ce qu'une sorcière, selon votre point de vue ? Et selon celui des pouvoirs qui en organisèrent la chasse ?

C'est une question complexe. La sorcière est un concept défini entre le début du XV^e siècle et le milieu du XVI^e par l'Inquisition, en lutte contre ce que l'on nomme alors « l'hérésie », ces doctrines qui s'opposent à l'orthodoxie catholique. La qualification de sorcière est très large : elle repose au début sur un contexte religieux, mais n'est pas réductible à celui-ci. Le fait de sorcellerie va être rapidement défini par l'Etat.

La sorcière, c'est la pire criminelle sur terre. On dit qu'elle agit contre Dieu, contre l'autorité, contre l'humanité. Il s'agit d'une personne qui possède un pouvoir non légitime – aux yeux des représentants de l'autorité – et qui vend son âme au diable. Qu'elle est au cœur d'un vaste processus de destruction visant particulièrement les enfants. On l'accuse donc de tuer la prochaine génération, de mettre à mal la reproduction de la société. La sorcière illustre la capacité de l'Etat à créer de la peur.

Dans les premiers jugements, il n'est pas question de faits magiques, de sabbat, ni de vols nocturnes, et ce même si les accusations de folie sont mises en avant dans les condamnations. En revanche, c'est à ce moment de l'histoire que la procréation, la sexualité et l'autonomie des femmes deviennent une préoccupation centrale. Il existe une littérature riche de magistrats et juges de l'époque discutant ces thèmes.

Comment se constitue cet intérêt de l'Etat pour le contrôle du corps des femmes et de la reproduction ?

C'est par le biais, justement, de ces représentants de justice que l'Etat va commencer à se penser comme organe de contrôle. On commence à définir le rôle des femmes et de leur travail. La question de la naissance et de la reproduction du corps social devient vite centrale dans cette réflexion. La reproduction va alors



Silvia Federici. DR

se confondre avec le travail que l'on assigne aux femmes. C'est en ce sens que l'Etat devient acteur de la chasse aux sorcières, qui modèle les identités féminines. Au moment de la constitution du capitalisme, une nouvelle conscience démographique s'est constituée. On commence à recenser, à réguler fortement la procréation, en mettant à contribution les sages-femmes, les voisins et les maîtres pour surveiller les grossesses, qu'une nouvelle législation oblige à déclarer. L'avortement devient condamnable et passible de mort.

Avec la chasse aux sorcières, vous considérez que s'est constitué « un nouveau régime social », un nouveau rapport de domination de genre dans l'histoire.

Par une telle position, je réfute l'idée que la discrimination sexuelle ait toujours été présente, de manière immanente, dans notre histoire. Je suis en dé-

saccord avec beaucoup de féministes sur ce point, je pense qu'une telle posture est dangereuse. La division sexuelle du travail n'était pas nécessairement une division de pouvoir, ni ne consolidait le pouvoir. Les exemples des sociétés précoloniales ne manquent pas. Les Iroquoises avaient le pouvoir politique de décider ou non d'envoyer les hommes à la guerre. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas d'inégalités sexuelles auparavant, mais le colonialisme et le rapport patriarcal dans l'économie capitaliste ont posé les inégalités hommes-femmes sur de nouveaux fondements.

Vous situez l'invention du travail domestique, en plein développement de la jeune économie capitaliste, dans la lignée de ce contrôle des corps.

C'est en effet dans la seconde moitié du XIX^e siècle qu'apparaît le statut de la ménagère à temps plein. On expulse alors les femmes des usines en réponse à un

grand cycle de luttes sociales de la première partie du siècle. La famille ouvrière se constitue, on crée la maison sur le modèle de l'usine. C'est à la femme que l'on confie la tâche de fournir la force de travail dont le capitalisme a besoin. Dans *Le Capital*, Marx parle très peu de la question du travail domestique. Les femmes y sont oubliées, puisque le sujet révolutionnaire est à l'usine ; l'intervention forte et anticipée de l'Etat pour réguler la procréation n'est pas abordée non plus. Or, en amont de la chaîne de montage, l'exploitation commence par le travail domestique.

Celui-ci est aujourd'hui considéré comme indéfectiblement lié à la nature des femmes. Il a fallu attendre les mouvements féministes pour le qualifier de « travail » ! On dit que le père travaille tandis que la mère est « au foyer ». Il n'y a pourtant rien de naturel dans la famille, dans le travail, dans les rôles sexués. Tout est construit pour un marché, non pas pour atteindre un certain degré de bien-être ! Tout ce que l'on appelle aujourd'hui la « féminité » se rapporte à un travail non rémunéré. Ces conditions de travail ont défini une identité féminine.

Pourtant, vous avez critiqué l'entrée massive des femmes sur le marché du travail comme modèle d'émancipation.

Au niveau individuel, le travail salarié donne un minimum d'autonomie, c'est certain. Je ne dirais jamais à une femme de ne pas prendre un travail salarié. J'ai travaillé comme salariée une grande partie de ma vie, et cela m'a donné de l'autonomie. Mais il faut toujours se demander à l'égard de qui on l'obtient : dans ce cadre, on s'autonomise à l'égard des hommes, mais pas du capitalisme ! Mais je pense qu'il est erroné de poser le travail salarié comme stratégie féministe,

Repères

1942 Silvia Federici naît à Parme (Italie).

1967 Elle part aux Etats-Unis étudier la philosophie.

1972 Le Collectif féministe international, dont elle est une fondatrice, lance en Italie la campagne internationale Wages for Housework (« Un salaire pour les tâches ménagères »).

Années 1980 Elle enseigne au Nigeria et étudie les conséquences des politiques d'ajustement structurel de la Banque mondiale sur les économies africaines.

1987-2005 Elle enseigne la philosophie politique et les *women studies* à l'université Hofstra, dans l'Etat de New York.

2004 *Caliban et la sorcière*.

2012 *Revolution at Point Zero. Housework, Reproduction, and Feminist Struggle* (« Révolution au point zéro. Travaux ménagers, reproduction et combat féministe »), recueil d'essais.

comme un lieu de libération. Le lieu du combat féministe est celui de la reproduction, de la procréation. Donc la maison, le foyer, la chambre à coucher. C'est dans ces lieux que l'on a assigné aux femmes un travail particulier, qu'il faut rendre visible. Nous devons décider quand nous voulons procréer, et si nous le voulons.

Dans votre livre, vous insistez sur l'importance dans la société médiévale des « commons », des « biens communs ». C'est un thème qui a une grande résonance dans les mobilisations sociales contemporaines.

Dès le début, j'aborde la question des « commons », ces espaces accessibles aux serfs où la propriété du seigneur ne s'applique pas. Ce sont les lacs, la plupart des forêts, les pâturages, les friches, etc. Ils sont un excellent exemple de l'accès, alors égalitaire, à des ressources non marchandes par les hommes et les femmes. Ces lieux vont être petit à petit privatisés, confisqués, taxés avec l'arrivée du capitalisme. En étudiant ce que j'appelle l'« enclosure », soit les phénomènes d'appropriation massive, j'ai constaté la naissance d'une nouvelle division sexuelle, une mise à l'écart des femmes. Aujourd'hui, la lutte pour le « commun » correspond par exemple à la lutte menée par les indigènes contre l'appropriation de leurs ressources et de leurs terres au profit de groupes privés. Le « commoning » va au-delà d'un simple but de survie : c'est une réappropriation de la richesse sociale. Il s'agit de créer des territoires de résistance. Nous avons terriblement besoin de ces espaces, car les formes de lutte des années 1960 ont en grande partie disparu sous le coup des délocalisations de pans entiers de l'activité industrielle, et du fait de la gentrification urbaine, qui a éparpillé les groupes luttant localement.

Quels sont vos projets de recherche à venir ?

J'en ai de nombreux. L'un d'entre eux est de continuer mes recherches sur « l'accumulation primitive » et d'étudier l'impact de l'expansion du capitalisme sur l'enfance, la sexualité et les relations amoureuses. Je continue aussi mes recherches sur le combat autour des *commons*. J'appelle aujourd'hui à un devoir de mémoire des chasses aux sorcières, afin que cette période de l'histoire ne puisse être ni oubliée ni répétée, et ne soit plus considérée comme folklorique. ■

Extrait

« Les femmes aussi, de toutes les classes, furent touchées de façon extrêmement négative par la marchandisation croissante de la vie, car celle-ci devait par la suite réduire leur accès à la propriété et au revenu. Dans les villes marchandes italiennes, les femmes perdirent leur droit à hériter d'un tiers de la propriété de leurs maris (la tertzia). Dans les zones rurales, elles furent par la suite exclues de la possession de la terre, particulièrement quand elles étaient célibataires ou veuves. En conséquence, à partir du XIII^e siècle, elles furent à la tête

du mouvement d'exode rural, étant les plus nombreuses parmi les ruraux immigrant vers les villes. A partir du XV^e siècle, les femmes constituaient un pourcentage élevé de la population des villes. La plupart d'entre elles y vivaient dans des conditions difficiles, occupant des emplois mal payés de servantes, colporteuses, marchandes au détail, fileuses, membres des corporations inférieures, et prostituées. (...) Mais en ville, la subordination des femmes à la tutelle des hommes était réduite, puisqu'elles pouvaient alors vivre

seules, ou avec leurs enfants en tant que chefs de famille, ou bien former de nouvelles communautés, partageant souvent leur habitation avec d'autres femmes. (...) A mesure que les femmes acquéraient plus d'autonomie, leur présence dans la vie sociale commença à être enregistrée plus fréquemment : dans les sermons des prêtres qui vilipendaient leur indiscipline ; dans les comptes rendus des tribunaux devant lesquels elles dénonçaient ceux qui les avaient maltraitées (...) »

CALIBAN ET LA SORCIÈRE, P. 57-59